

ta vie... et ce n'est pas la seule, probablement, tu as volé...

— Bravo, Maurice ! — s'écria le colonel en redoublant d'hilarité ; — tu avais raison, diable ! le plus comique était pour la fin !...

— Et ce n'est pas encore la vraie fin.

— Diable ! mon bon Maurice, cela m'intrigue... Je suis curieux de savoir ce que tu pourras trouver de plus bouffon que... moi, voleur, car c'est bien ça, hein ?

— Je dis que, par ton fait, la fortune d'autrui a été volée... Est-ce clair ?

— Très clair... Mais le bon de la chose est de savoir quand et comment j'ai été l'auteur de ce vol.

— C'est très facile.

— Je t'écoute.

— Il y a environ cinq ans... à notre retour d'Espagne, nous tenions garnison à Lyon...

— Et c'est là que j'ai volé ?...

— Là tu as séduit une jeune personne de très bonne famille...

— A Lyon !... Attends donc, à Lyon, il y a cinq ans ? — répondit le colonel en cherchant à se remémorer la chose. Ah ! oui, très bien, j'y suis... une blonde adorable ! Je n'ai jamais vu de plus belles épaules... Pauvre Anna !... Elle s'appelait Anna... Je t'ai raconté cela dans le temps... Mais cette liaison était contre mes habitudes ; car, par principes, je préfère...

— Tu dis : Par principes ?

— Certainement.

— Continue.

— Eh bien ! par principes, je préfère une femme mariée ; c'est moins compromettant.

— Il est vrai, car après que tu as eu séduit cette jeune personne, un mariage est bientôt devenu nécessaire.

— C'est alors que notre régiment est parti pour l'Allemagne.

— Après ton départ, placée entre la crainte d'un déshonneur éclatant et un mariage qui s'offrait pour elle à Paris, où sa mère l'avait conduite, mariage qui pouvait cacher la honte de cette jeune fille, elle n'a pas hésité...

— Et elle a joliment bien fait ! car il paraît qu'elle a trouvé un trésor, un brave homme de mari... qui a cent mille livres de rentes.

— Oui, un niais, un *Georges Dandins*, n'est-ce pas ? qui, plein d'une foi aveugle dans la vertu de sa femme, ne s'est douté de rien. Un imbécile qui garde dans sa maison un enfant étranger, un enfant à toi, qu'il a la sottise de croire à lui, de chérir comme le sien !... ton enfant enfin, qui, s'il a des frères, les *volera* en partageant avec eux de grands biens auxquels il n'a aucun droit !... ton enfant, qui, si son père supposé n'a pas d'autre héritier, *volera* la famille de cet homme en héritant de lui.

— Ah ! pardieu, à ce compte-là, tu as raison... je suis un fameux voleur ! reprit le colonel Roland en éclatant de rire ; je suis un vrai

*Cartouche*, un *Mandrin* cosmopolite, car j'ai volé en Europe partout où s'est promené notre drapier ; j'ai volé à Madrid, à Vienne, à Naples, à Berlin, et si je jouissais du fruit de tous mes larcins, je serais cinq ou six fois millionnaire ; car, le diable m'emporte ! je ne suis pas de mon temps, j'aurais dû naître du temps d'Abraham... Et c'est toi, Maurice, toi, un philosophe, qui oserais me reprocher d'avoir eu des idées pratiques sur la famille universelle ?

— C'est très gai, très spirituel, ce que tu dis là !... rien ne prête en effet davantage à la plaisanterie que ces naissances adultères jetées dans la famille, amenant presque toujours la spoliation des fortunes, la honte et les remords des mères, le déshonneur des époux, le tourment des enfans ! Et puis, tu ne penses pas à quelque chose de plus bouffon encore.

— Voyons ça, Maurice, car, d'honneur, tu es impayable !

— Réfléchis donc, écervelé, que cette famille adultère, ainsi créée au sein de la famille légitime, a ses alliances, ses liens, ses parentés, adultères, aussi, mais toutes entourées de mystères et d'incertitudes.

— C'est pardieu vrai. Un incroyable *tohu-bohu*.

— N'est-ce pas, c'est très amusant ? Car enfin, dans ce *tohu-bohu*, comme tu dis si plaisamment, les uns sont frères sans le savoir, les autres étouffent leur véritable père sans le connaître, ceux-ci passent à côté de leur sœur et ne s'en doutent pas.

— Le fait est que le diable ne se reconnaît pas dans un pareil *chassé-croisé* ; je n'avais pas songé à cela. Ce que c'est que les philosophes pourtant ! Comme ils vont au fond des choses !

— Rien de plus bouffon, te dis-je, Adalbert ; car enfin, est-ce que cela ne peut pas amener entre ces gens, inconnus les uns aux autres, toutes sortes d'incestes de fraticides, et même, qui sait ? eh ! eh ! ça et là quelques parricides les plus divertissans du monde !

— Oh ! si tu veux tourner la comédie au tragique... à l'impossible !...

— Pas si impossible !... Eh mon Dieu ! tiens... je te disais que je te réservais pour la fin le plus comique...

— Il est pourtant difficile d'aller plus loin que tu n'as été, mon bon Maurice.

— Peut-être... Ecoute-moi. Ce matin, sur le boulevard de Gand, pendant que vous faisiez votre expédition à Tortoni, une pauvre jeune femme, marchande de bouquets, ayant un enfant dans les bras, s'est trouvée mal à côté de moi. J'en ai eu pitié...

— En vrai chevalier français ; je te reconnais là.

— En vrai chevalier français, si tu y tiens ; j'ai aidé à transporter cette malheureuse dans une boutique ; puis, lorsqu'elle a eu repris ses

sens, j'ai, pour plusieurs raisons trop longues à t'expliquer, j'ai insisté pour la reconduire chez elle... c'est-à-dire dans un misérable galetas, digne d'ailleurs de la pauvre créature en haillons qui l'habitait... et qui (je te dis cela en passant) avait été une de tes maîtresses...

— Cette femme ?

— Oui.

— Cette femme en haillons ! habitant un galetas ! a été ma maîtresse ?

— Oui, oui, elle est presque folle de misère et de chagrin, car sans sa petite fille, elle se serait tuée vingt fois, m'a-t-elle dit.

— Comment, alors, ne s'est-elle pas adressée à moi ? Et cette fois, Maurice, je parle sérieusement ; quelquefois, je ne suis pas très délicat sur le choix de mes amours, c'est vrai ; mais tu sais si je tiens à l'argent. Aussi, je suis, je t'assure, très surpris, très contrarié de ce que tu m'apprends-là... Mais es-tu bien certain ?

— Elle se nomme *Paula*.

— *Paula* ! s'écria le colonel Roland, la compatriote de *Pietri* ? Ah ! la pauvre fille !

Et le colonel resta un moment silencieux et pensif.

## VII.

La surprise presque pénible que le colonel Roland avait éprouvée en entendant son ami lui parler de *Paula*, compatriote de *Pietri*, cessa peu à peu, et il dit au major.

— Maurice, je ne conçois rien à ce que tu m'apprends... *Paula*, depuis un an, est retournée en Corse... son pays.

— Oui, mais elle l'a quitté après avoir mis au monde son enfant. Ne pouvant supporter les reproches de sa famille... elle a enduré là... m'a-t-elle dit, des tortures de honte et d'ignominie qui te feraient... rire.

— Maurice... Maurice... tu es injuste !

— Il en est résulté, qu'aux trois quarts folle, elle s'est remise en route, avec sa petite fille, ta fille... entends-tu ?... ta fille... pour revenir ici, mendiant et chantant sur la route... Une fois à Paris, son idée fixe, à travers le peu de raison qui lui reste, a été de gagner, en vendant des bouquets, assez d'argent pour s'acheter une belle robe, sans laquelle elle n'oserait se présenter à toi ; car elle ne semble vivre que par ton souvenir. Tandis que dans son galetas elle me parlait de toi avec incohérence, en berçant son enfant... tu vas bien rire... je regardais cette pauvre petite créature... ta fille...

« Ainsi élevée dans les larmes et dans la misère, me disais-je ; quel avenir... que le sien ! » que deviendra-t-elle ?... Si elle est belle... séduite et misérablement abandonnée comme sa mère... elle tombera dans le vice... dans l'infamie !... » Oui, c'est de ta fille que je

disais cela... Tu ne ris plus, Adalbert ?... Et pourtant, tu le vois, j'ai gardé le plus comique pour la fin.

— Je ne ris pas, Maurice ; parce qu'il n'y a là ni de quoi rire ni de quoi pleurer. J'ai séduit *Paula*, je l'avoue ; elle était admirablement belle, et, je dois le dire, d'une rare délicatesse ; car, quoique pauvre et de basse condition, elle n'avait rien voulu accepter de moi. Un jour, sans me faire connaître la cause de son départ, elle a disparu, me faisant seulement savoir qu'elle retournait en Corse... C'était peu de temps avant le retour de l'Empereur. Les *cent-jours* sont venus... puis la guerre... puis *Waterloo*... et voici la première nouvelle que j'ai de cette pauvre fille... Maintenant, Maurice... je n'ai pas besoin de te dire qu'étant sur la trace de *Paula*, puisque tu sais où elle demeure, j'assurerai son sort... et celui de son enfant... Je compte assez sur ton amitié pour te demander de te charger...

— De cette aumône ?

— De cette dette, Maurice, de cette dette sacrée...

— Pourquoi ne vas-tu pas la payer toi-même ?

— Je préfère ne pas revoir cette pauvre fille... Tout est fini entre nous. Il serait cruel à moi de la chagriner.

— Quel bon cœur tu as pourtant !

— Meilleur que tu ne le crois, reprit le colonel, et tirant deux billets de la poche de son gilet, il ajouta : Je t'en supplie, Maurice, sois mon intermédiaire auprès de *Paula* ; fais-lui entendre raison ; voici deux mille francs pour les premiers besoins. Demain, je verrai mon notaire pour assurer à *Paula* cent louis ou mille écus de rente viagère, reversibles sur sa fille. Enfin, lorsque celle-ci sera en âge d'être mariée, je ferai convenablement pourvoir à son établissement... Tu vois, Maurice, que sans être un rigoriste, un philosophe...

— Tu abandonnes ton enfant, et tu paies la honte de sa mère, avec de l'argent dont tu n'as pas besoin... c'est héroïque !...

— Je ne prétends pas faire de l'héroïsme, mais tout simplement me conduire en honnête homme.

— Ah !

— Oui, Maurice, en honnête homme, et je défie les gens les plus rigoristes de ne pas approuver ma conduite...

— Tu crois ?

— Mais, mordieu, que veux-tu donc que je fasse de plus ? que j'épouse cette fille, peut-être ?

— Moi, supposer une monstruosité pareille ! Allons donc ! Tu as pris cette jeune fille pure ; tu rends hommage à sa délicatesse ; tu l'as séduite, elle t'adorait ; elle est devenue presque folle d'amour, de chagrin, de honte et de misère ; tu es très riche, tu lui donnes de l'argent

pour elle et pour ton enfant, te voilà parfaitement en règle envers toi-même et ces estimables rigoristes dont tu parles. Aussi maintenant tu savoureras dans le calme d'une conscience satisfaite les délices de ton rendez-vous de ce soir...

— Pourquoi non ?

— Certainement, *Fais ce que dois*, n'est-ce pas ! *adrienne que pourra* ! L'homme est si heureux lorsqu'il n'a rien à se reprocher !

— Tiens, mon pauvre Maurice, ce n'est pas d'aujourd'hui que je te le dis, mais, avec tout ton esprit, tu as un grand tort : c'est de prendre le monde à l'envers, de te choquer de ce qui ne choque personne. En ce moment tu te fais un monstre d'une chose toute simple ; car enfin, qui est-ce qui n'a pas eu plus ou moins de femmes mariées et de jeunes filles pour maîtresses ? Qu'y a-t-il de si exorbitant, à ce qu'un galant homme ait çà et là quelques enfans naturels ?

— Dis-moi, Adalbert... il y a huit ou neuf ans, je crois, tu as vu mourir ta vertueuse et excellente mère, entourée de l'amour, de la vénération de sa famille, et si légitimement regrettée par ton père, qu'il lui a survécu de peu de temps ?

— C'est vrai... Où veux-tu en venir ?

— Si au lieu de voir ta mère mourir calme, sereine, environnée des respects de tous, tu avais vu mourir bourrelée de honte et de remords, adultère, maudite par ton père, méprisée par les siens, trouverais-tu plaisans les séductions et les adultères ? Tu ne réponds rien ?...

— Maurice...

— Ecoute encore... Tu te souviens qu'une fois... une seule fois... aux premiers jours de notre amitié, tu m'as demandé quelques détails sur ma famille ?

— En effet, Maurice ; mais comme tu m'as répondu d'un air chagrin qu'une fois pour toutes tu me suppliais de ne jamais plus mettre la conversation sur ce sujet... je m'en suis toujours discrètement abstenu.

— Adalbert... ma mère... a été séduite et abandonnée comme Paula...

— Maurice, que dis-tu ?...

— Je l'ai vue lentement mourir de douleur, de honte comme mourra sans doute Paula... J'ai dans mon enfance et dans ma première jeunesse dévoré les humiliations cruelles dont on poursuit presque toujours ceux que l'on appelle... *des bâtards*... J'avais quinze ans quand j'ai perdu ma mère... Le jour qui a précédé sa mort, elle m'a dit sa faute, son abandon, ses remords, ses souffrances. Par cet aveu terrible pour une mère, elle voulait expier ce que j'avais souffert à cause d'elle. De ses tourmens, elle est morte, en me demandant pardon... Je lui ai fermé les yeux et me suis engagé dans le régiment où tu m'as connu officier... Après

m'être battu en enfant, j'ai réfléchi en homme, et j'ai maudit la guerre tout en la faisant. Mais je n'avais pas d'autre carrière, mon régiment était devenu pour moi une famille, et quand je t'y ai connu, Adalbert, j'ai trouvé en toi un frère...

— Ah ! Maurice... Maintenant je comprends.

— Tu comprends peut-être que ces séductions, ces succès brillans, ces bonnes fortunes, qui font ta joie, ta gloire, ne m'inspirent, à moi, qu'amertume et tristesse, parce que je sais les larmes, les tortures, les désastres, que laissent presque toujours après eux ces enivremens fugitifs !

— Mon ami... je te le jure... si cette confiance... tu me l'avais faite plus tôt... jamais je ne t'aurais involontairement blessé par ma légèreté, ainsi que j'ai dû le faire souvent en te racontant mes folies. Maurice... Maurice... mon ami... tu n'en doutes pas ?... dis-le. Loin de moi la pensée de te reprocher le silence que tu avais jusqu'ici gardé avec moi, sur le secret de ta naissance. Je vois au contraire dans cet aveu une nouvelle preuve de ton amitié. Je regrette qu'il ait été si tardif, parce que, l'ignorant, j'ai dû, je te le répète, bien des fois te blesser.

— Ce secret, je l'aurais gardé sans les circonstances d'aujourd'hui... sans la rencontre de cette malheureuse femme... sans un inexprimable pressentiment...

— Que veux-tu dire ?...

— Tu te le rappelles... car tout-à-l'heure tu m'en as parlé, la veille de la bataille de Leipsick, où tu as failli périr...

— Oui, ton inquiète amitié avait eu d'étranges pressentimens... C'est inexplicable, mais cela est... Je ne peux nier l'évidence... Le matin, avant de monter à cheval, je t'ai trouvé sombre. — Qu'as-tu, Maurice ? t'ai-je dit. — La journée te sera fatale, m'as-tu répondu avec anxiété... Je t'ai plaisanté sur ta prévision... comme tout-à-l'heure ; et trois heures après, grièvement blessé, sans toi, j'étais achevé par les Autrichiens.

— Eh bien, Adalbert... tantôt, chez cette malheureuse femme, séduite par toi... je me suis dit : — Non, non, la Providence n'est pas un vain mot ; non, ces séductions, ces désordres... ces crimes... oui, ces crimes... commis avec une effrayante légèreté, ne sauraient être impunis ! Par quelle voie, quand, à quelle heure, seront-ils expiés ? Je ne sais... Mais je te jure, Adalbert... un inexplicable pressentiment m'a brisé le cœur...

— Bon Maurice !... Tu craignais sans doute pour moi l'issue du duel de ce matin... Tu auras pris cela pour un pressentiment.

— Certes, ce duel m'inquiétait... Mais je connaissais ton adresse, ton courage... Non, non, ce n'est pas cela que je redoutais pour toi... car

ce danger n'existe plus, et mes pressentimens sont les mêmes.

— Mais alors que crains-tu ?

Le major resta un moment silencieux et reprit :

— Je ne sais... cela est bizarre... Je suis venu ici sous l'impression de ce pressentiment... Ta méchante insouciance envers tes maîtresses, le cynisme de tes principes, m'ont révolté... Malgré moi, j'ai été amer, sardonique... au lieu de m'adresser à ton cœur... Car il y a en lui, malgré tes excès, des cordes généreuses... Je l'ai vu tout-à-l'heure... lorsque je t'ai parlé de ta digne et noble mère... Mon ami, parmi les femmes que tu as si cruellement perdues... il en était de pures... d'estimées comme ta mère. Et pourtant, sans remords, tu as détruit chez elles ce qui fait ton orgueil filial... As-tu jamais songé à ce que tu aurais senti si un homme avait eu le droit de mépriser ta mère ? Entends-tu : *de mépriser ta mère* !... Et ce n'est pas tout, mes tristes jours, passés sans jeunesse, ne te disent-ils pas ce que c'est que le sort de ces *enfans de l'amour*, dont tu parles si plaisamment ! Et encore moi, je suis un homme ; soldat à quinze ans, la vie militaire m'a sauvé de bien des fautes, du vice, du crime peut-être, orphelin, abandonné que j'étais !... Mais l'enfant de Paula... ta fille !... Sais-tu quel sera son sort ? Te crois-tu quitte envers elle, envers sa mère pour avoir assuré leur pain ? Ami... réponds-moi : *Paula serait ta sœur... que dirais-tu ?*

La voix du major Maurice avait un accent si pénétrant, que le colonel Roland se sentit ému.

Soudain la pendule du salon sonna six heures.

C'était à sept heures que madame de Bourguet devait venir chez le colonel.

La pensée de son rendez-vous avec cette femme charmante effaça bientôt l'émotion causée chez le colonel par les paroles de son ami.

— Maurice, dit vivement le colonel Roland, voilà six heures !... *Elle doit venir à sept* !...

Et comme il vit un amer et triste sourire effleurer les lèvres du major, il reprit gaiement :

— Allons donc, Maurice... que diable !... si *don Juan* que tu me supposes, tu ne crains pas que *la statue du commandeur* vienne ce soir me demander à souper...

— C'est juste... reprit Maurice avec une ironie glaciale en prenant son chapeau et se préparant à sortir ; j'étais un niais ; que venais-je te parler de pressentimens, de pensées meilleures, de renoncement à tes désordres ! Est-ce qu'un tel revirement est possible ! Tu roules à l'abîme, et je te crie : « De grâce, arrête-toi ! » Tu as raison, avec ma philosophie, je suis un sot ! Bonsoir.

— Maurice, un dernier mot, et sérieux celui-là ! Ne crois pas que tes paroles aient été vai-

nes ; non, ton appel au souvenir de ma mère, m'a ému malgré moi, m'a fait réfléchir ; mais tu l'as dit, un revirement complet dans la vie d'un homme ne s'accomplit pas en un jour ; un péché de jeunesse de plus ou de moins n'empêche pas une conversion ; toi seul peux la tenter ; pour cela il me faut te voir souvent ; promets-moi donc de demeurer ici, je vais te faire préparer un pavillon que je te destine : il sera prêt à te recevoir lorsque tu vas revenir de chez Paula, car tu me promets de la voir tout-à-l'heure. Ce soir, n'est-ce pas ? nous souperons ensemble, et qui, sait, mon bon Maurice, peut-être t'étonnerai-je fort par mes vertueuses résolutions...

Après un moment de réflexion, le major reprit :

— Je vais chez Paula, puis je reviendrai dans le pavillon que tu me destines.

— A la bonne heure, Maurice ; voilà parler !...

— Je reviendrai ici... parce que j'ai peur.

— Peur ?

— Pour toi.

— Ce soir ?

— Ce soir.

— Maurice, tu es fou !

— Le matin de la bataille de Leipsick, étais-je fou ?

L'accent du major était empreint d'une telle conviction, ses traits trahissaient une anxiété si sincère, que le colonel tressaillit et laissa son ami quitter le salon sans lui adresser un parole.

Mais le caractère indomptable du colonel Roland reprenant bientôt le dessus, il s'écria :

— Je suis, pardieu ! stupide de me laisser prendre aux airs prophétiques de cet original de Maurice. Eh ! c'est justement parce qu'une fois un jeu du hasard a justifié des pressentimens inexplicables, qu'il ne les justifiera pas une seconde, ajouta-t-il en allant à sa sonnette.

— Pietri, ma toilette à l'instant.

— Oui colonel.

— Envoie les gens à l'office, et porte close pour tout le monde.

— Oui, colonel.

— Tu comprends ? pour tout le monde.

— Oui, colonel, je fermerai comme d'habitude la porte de l'antichambre, et je m'y tiendrai seul au dedans.

— C'est cela.

— Monsieur le colonel ne dinera donc pas !

— Non, mais je souperai, morbleu ! et royalemment ; dis cela à l'office. Deux couverts, des bougies, des fleurs, des cristaux ; mais surtout du solide ; les meilleurs vins de ma cave.

— Pardon, colonel !... vous avez dit deux couverts ? demanda Pietri avec une inflexion particulière, que son maître comprit, car il reprit en riant :

— Non, Pietri, non, pour cette fois deux cou-

verts... masculins. Les gens serviront à table ; c'est le major Maurice qui soupe avec moi. Donne à l'instant des ordres pour que l'on fasse du feu dans le pavillon de la cour, et qu'on prépare tout pour y recevoir le major : il l'habitera.

— Oui, colonel.

— Ah diable ! j'y pense, reprit le colonel en indiquant du geste les fleurs rangées sur la table.

— Ote-moi ces fleurs, et mets-les provisoirement dans ta chambre.

— Il faut tout ôter, colonel ?

— Non, laisse cette grande corbeille de violettes de Parme. Pauvre cher ange, ajouta-t-il à part, c'est son bouquet de fête, il faut bien qu'elle en jouisse.

Puis il reprit tout haut :

— La clef de la petite porte du jardin, où est-elle ?

— La voici, colonel, dit Pietri en allant la prendre sur un meuble.

Et il la remit à son maître en lui disant avec un sourire discret :

— Monsieur le colonel a l'air bien heureux ce soir....

— Heureux!... Ah ! Pietri, dis donc dans l'ivresse ! Tiens, tu vois cette pendule, elle marque six heures et quart.

— Oui colonel.

— Eh bien ! je donnerais un année de ma vie pour entendre à l'instant sonner sept heures.

— Si en pareille occasion, monsieur le colonel avait fait souvent de ces marchés-là, reprit gaiement Pietri, il y a longtemps qu'il serait mort.

— C'est diablement vrai, ce que tu dis là, mon pauvre Pietri ! Allons, vite, à ma toilette ; tu reviendras ôter ces fleurs, sauf la corbeille de violettes de Parme, et recommande le souper.

— Oui, colonel.

Et tous deux sortirent du salon.

.....  
— sept heures moins un quart, la nuit venue, le colonel Roland allait se placer, l'oreille au guet, derrière la petite porte de son jardin qui, nous l'avons dit, donnait sur des terrains déserts environnant l'église de la Madeleine, alors en construction.

A sept heures et quelques minutes, le colonel entendit au loin le roulement d'une voiture.

Il entrebâilla la porte de son jardin.

La voiture s'arrêta.

Quelques instans après, la porte du jardin se referma sur M<sup>me</sup> de Bourgueil, si pâle, si émue, si tremblante, que le colonel Roland fut obligé de la soutenir dans ses bras, tandis qu'elle disait d'une voix éteinte :

— Si vous saviez... tantôt... combien j'ai tremblé pour vous !...

## VIII.

Une heure s'est passée depuis l'arrivée de M<sup>me</sup> de Bourgueil chez le colonel Roland.

La jeune femme est assise dans le salon ; on voit sur son pâle et beau visage la trace récente de ses larmes : ses grands yeux, brillants d'un éclat presque fiévreux, sont attachés sur ceux du colonel Roland avec un mélange d'amour et d'anxiété inexprimable ; elle tient dans ses mains les mains d'Adalbert agenouillé à ses pieds.

— Julie, qu'avez-vous, ange aimé ? lui dit-il d'une voix vibrante et passionnée. Pourquoi ce silence, cette inquiétude dans vos yeux ? Regrettez-vous d'avoir cru à la sincérité de mon amour ? Julie, ce silence m'inquiète. Encore des larmes, toujours des larmes !... De grâce, qu'avez-vous ? Julie, par pitié, réponds-moi.

M<sup>me</sup> de Bourgueil resta muette, serra convulsivement les mains du colonel Roland entre les siennes, et continua de le regarder fixement à travers ses larmes, qui coulaient lentement sur ses joues.

— Tu pleures, reprit le colonel d'un ton de tendre reproche ; tu pleures... et tu me vois si heureux !

— Vrai ? dit M<sup>me</sup> de Bourgueil d'une voix touchante en regardant le colonel Roland avec une expression d'ineffable mélancolie ; vrai ? bien heureux ?

— Julie !... mon ange !

— Et... vous m'aimez autant...

— Je suis à vous, je vous appartiens ; ma vie est désormais la vôtre. Je vivrai par vous, pour vous... Ah ! Julie, tu es... tu seras mon seul, mon dernier amour !

L'accent, l'émotion du colonel Roland parurent si sincères à M<sup>me</sup> de Bourgueil, que, dans un élan de confiance ineffable, elle porta vivement à ses lèvres les deux mains de son amant, et les baisa en murmurant :

— Oh ! merci, Adalbert, merci ! je vous crois... j'ai tant besoin de vous croire !

— As-tu donc un instant douté de moi ?

— Non, non, pardonnez-moi, je suis folle ! Mais si vous saviez aussi tout ce qui se passe dans la tête d'une pauvre femme lorsqu'elle n'a plus d'autre refuge que le cœur de celui à qui elle a tout sacrifié, honneur, considération, famille ! Que voulez-vous ? à ce moment où elle rompt à jamais avec le passé...

L'effroi la saisit malgré elle. Puis regardant Adalbert avec une nouvelle angoisse, elle ajouta en frémissant :

— Car enfin si vous m'abandonniez, que deviendrais-je ?

— Moi ! vous abandonner, Julie ?... ah ! ce doute est cruel !

— Non, non, ce n'est pas un doute... Doubter de vous à cette heure, ce serait la mort ! Non,

ce n'est pas un doute, c'est plutôt la générosité, la grandeur de votre dévouement pour moi, mon Adalbert, qui me confond et m'accable... Tenez, je puis à peine y croire.

— Que parlez-vous de ma générosité ! c'est vous, ange adoré, qui êtes généreuse ! c'est vous qui me comblez d'une ivresse jusqu'alors inconnue !... Dites, Julie, que sont les preuves de mon amour auprès de celles que vous me donnez ?

— Adalbert, n'est-ce donc rien que de vous consacrer à moi, à moi seule ?

— C'est assurer le bonheur de ma vie, voilà tout.

— Renoncer à ce monde où vous avez tant de succès ?

— Que m'importe ce monde ! je n'y voyais que toi !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit M<sup>me</sup> de Bourgueil en joignant les mains et levant les yeux au ciel avec une expression de ravissement indicible, tant d'amour ! tant d'amour !... Ah ! c'est la seule excuse de ma faute !

— Julie, votre cœur pouvait-il vous tromper ?

— Ainsi, mon Adalbert, reprit la jeune femme dans une sorte d'extase, nous ne nous quitterons plus ! A chaque heure du jour, je serai là, près de toi, vivant de ta vie de tous les instans ! Oh ! tu verras, tu verras, je serai si tendre, si dévouée ! Le bonheur me donnera tant de force, tant de séduction, que tu ne regretteras rien de ce que tu me sacrifies. Oui, je le sens, je te chérirai tant, que tu me trouveras plus belle que les plus belles, plus aimante que les plus aimantes ! Je veux, vois-tu, que nos jours à jamais confondus soient pour toi comme un songe enivrant. Je veux, au fond de la retraite que nous choisirons, te faire oublier tout dans notre amour.

— Julie, ma Julie ! tu m'aimes donc bien ?

— Toi !... Il me le demande maintenant !

— Pauvre ange adorée ! quel beau rêve !

— Oh ! oui... tu verras !

— Hélas ! pourquoi nous faut-il détourner les yeux d'une ravissante illusion pour envisager la réalité !... Mais heureusement elle est riche encore de bonheur et d'avenir.

— Quelle réalité ?

— Pauvre chère âme !... Et ta réputation, est-ce qu'elle ne m'est pas aussi précieuse, plus précieuse encore qu'à toi ? Est-ce que ce n'est pas à moi de la sauvegarder, à force de réserve, de discrétion, de prudence ?

— Que dit-il ? s'écria M<sup>me</sup> de Bourgueil stupéfaite, ma réputation ?

— Ah ! ne craignez rien, Julie, ce trésor, le plus sacré d'une femme, est confié à un homme d'honneur... Mais qu'avez-vous ? cette pâleur...

— Ma réputation ! et je suis ici, chez vous !

— Doubteriez-vous de ma discrétion ?

— Votre discrétion !... Et mon mari ?

— Julie, je vous en conjure, rassurez-vous ; ne tremblez pas ainsi. Il est impossible que Bourgueil ait le moindre soupçon. Fiez-vous à moi. Je redoublerai pour lui de prévenances, d'amitié ; vous serez pour lui aussi gentille que possible, et tout ira pour le mieux.

La jeune femme regardait le colonel Roland avec une stupeur et une épouvante croissantes.

— Aucun soupçon ! dit-elle d'une voix altérée ; mon mari n'aura aucun soupçon... et ce soir ?

— Ce soir ?

— Quand il ne me verra pas rentrer chez lui ?

— Julie, que dites-vous ? rester ici !... mais c'est impossible !... mais c'est une folie !... mais c'est vous perdre !... Julie, vous n'y songez pas ! revenez à vous !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit la jeune femme avec une angoisse inexprimable et comme si elle ne pouvait croire à ce qu'elle entendait, c'est à en perdre la raison ! il me parle maintenant de retourner chez mon mari !

— Sans doute... je...

— Rentrer chez moi... et pour quoi faire ?

— Pour quoi faire ? mais, encore une fois, pour que Bourgueil ne se doute de rien, puisque, par un heureux hasard, il dinait aujourd'hui hors de chez lui, et que...

— Mon Dieu ! il a cru qu'après avoir été sa maîtresse, j'oserais revenir chez mon mari ! s'écria la jeune femme atterrée.

S'adressant alors au colonel avec une expression déchirante :

— Vous me croyez donc la plus vile, la plus hypocrite, la plus indigne des femmes ?

— Julie, encore une fois, vous ne songez pas aux conséquences de ce coup de tête, s'écria le colonel Roland.

Et il ajouta tout bas :

— Diable ! comme elle y va ! c'est trop, beaucoup trop d'amour !... Un instant !

Il était en effet effrayé de la résolution de M<sup>me</sup> de Bourgueil ; car dans cette liaison, comme dans toutes celles qu'il avait eues, cet homme ne voyait rien de sérieux, n'entendait pas le moins du monde mettre en pratique le fameux dicton de : *Une chaudière et son cœur*.

— Moi, continua la jeune femme, moi, à présent, affronter le regard de mon mari ! Vous ne savez donc pas que de ma vie je n'ai pu mentir ? Vous ne savez donc pas que vingt fois j'ai été au moment d'avouer à M. de Bourgueil que je vous aimais, et que l'espoir de résister à ce fatal amour a seul retenu mes aveux ? Et à cette heure, j'irais lâchement vivre avec un homme que je n'aime pas et que j'ai déshonoré !... le trompant chaque jour, pour vous voir chaque jour !... Mais je préférerais la mort à une pareille honte !

— Julie, mon ange, reviens de ton égarement... C'est vouloir te perdre à jamais.

— Me perdre à jamais, que d'aller vivre avec vous dans quelque île ignorée!

— Mais, encore une fois, c'est impossible!

— Impossible!... Et ces promesses, ces sermens, que là, tout-à-l'heure encore, à mes pieds?...

— Je parlais de t'aimer, de t'adorer sans cesse, mais en sauvant ta réputation... car je suis homme d'honneur.

— Tenez, Adalbert, vous me rendez folle! répondit la jeune femme presque avec égarement, en pressant son front entre ses deux mains.

Et après un moment de pénible silence, elle reprit:

— Eh bien, oui, vous m'avez pris pour une de ces femmes qui se donnent à leur amant, et continuent de vivre avec leur mari. Cette injure, je ne croyais pas la mériter... non, je ne le croyais pas, ajouta la jeune femme avec un sanglot déchirant. Mais enfin, puisque vous n'avez pu deviner que je n'étais pas de ces femmes-là, je vous l'apprends, moi. Je vous dis que je ne veux pas retourner chez mon mari; je vous dis que je n'ai plus que vous au monde. Ne me parlez donc plus de ma réputation, de mon honneur, de ma famille; à tout cela j'ai renoncé en mettant le pied chez vous, tout cela est perdu pour moi!

— Non, Julie, non, tout cela ne sera pas perdu pour vous, car j'aurai, s'il le faut, la prudence qui vous manque; je puiserai dans la force même de mon amour le courage de résister à un entraînement qu'il ne me serait que trop doux de partager...

— Mon Dieu! il m'épouvante!... Adalbert, écoutez-moi!...

— Oh! si je ne consultais que mon goût, que mon cœur; si j'étais un de ces égoïstes endurcis qui ne songent qu'à satisfaire leur désir du moment et leur vanité, je vous dirais: Oui, partons; allons cacher notre heureux amour au fond de quelque solitude ignorée...

— Je t'en conjure à mains jointes, Adalbert, écoute-moi seulement, écoute-moi!...

— Mais je ne suis pas de ces gens-là, Julie; je comprends les devoirs que l'amour d'une femme comme vous impose à un galant homme... Peut-être aujourd'hui vous blesserai-je, pauvre ange aimé; mais demain, revenue de votre exaltation passagère, vous ressentirez pour moi une reconnaissance éternelle.

— Adalbert, par pitié!

— Ecoutez-moi, Julie... Il me faut vous aimer aussi profondément que je vous aime, il me faut un grand courage, un grand dévouement, pour vous parler ainsi... Non! vous ne plongerez pas votre famille dans la douleur par un scandale irréparable.

— Et si je le veux, moi!

— Et si je ne le veux pas, moi, chère et malheureuse folle que vous êtes!... Et si, décidé à vous sauver malgré vous, je vous dis: Ou vous retournerez chez votre mari, et notre amour sera aussi heureux que caché; ou bien...

— Ou bien? répéta la jeune femme avec une mortelle angoisse, ou bien?...

— Ou bien, dussé-je mourir de désespoir, j'aurai la force de rompre aujourd'hui même une liaison qui devait être le bonheur de ma vie...

— Adalbert! s'écria la jeune femme avec égarement en se jetant aux pieds du colonel Roiland, tu ne feras pas cela!... non! tu ne briseras pas ainsi une malheureuse créature qui te demande à genoux de te dévouer sa vie, sa vie entière!... Voyons, enfin, sois juste: quel est mon tort? de ne pas vouloir être hypocrite et infâme... Tu ne peux pourtant pas me reprocher cela? Est-ce que tu ne me connais pas?... Mon Dieu! mon Dieu!... Mais comprends donc que maintenant, à la vue de mon mari, je mourrais de remords et de honte!

— Vous vous figurez cela, Julie; c'est une exagération...

— Mais vous n'avez donc ni cœur ni âme!

— Julie!...

— Non, non, pardon, j'ai eu tort... je ne sais plus ce que je dis... Je t'en supplie, ne te fâche pas, tu es si bon!... Laisse-moi achever... Où en étais-je?... Ah! tu dis que tu ne veux pas me perdre, n'est-ce pas? Tu vas voir si j'ai raison... Seulement, écoute-moi sans te fâcher, je ne te demande que cela; ce n'est pas beaucoup, n'est-ce pas?... Tu dis que tu ne veux pas me perdre. Mais songes-y donc, c'est si tu m'abandonnais que je serais perdue; car alors, que veux-tu que je fasse, que je devienne, moi? Tu me dis: Je t'ordonne de retourner avec ton mari... Adalbert, sois juste, as-tu le droit de m'ordonner cela? ajouta la jeune femme avec des sanglots étouffés. Tu as le droit de me dire: Aime-moi pour la vie; sois dévouée, résignée, soumise; sois mon esclave, sois mon chien... Oh! oui, tu as le droit de me dire cela, et tu verras avec quel bonheur je t'obéirai. Mais me forcer à l'hypocrisie, à la lâcheté? Pour cela, non, jamais, jamais!... J'ai ma volonté aussi, moi, entendez-vous? et je ne vous écouterai pas, je vous résisterai, je...

Mais elle ne put achever, les sanglots la suffoquaient.

Elle cacha dans son mouchoir sa figure baignée de larmes.

— Julie, reprit le colonel Roland aussi impatienté qu'irrité de cette insistance, voilà bientôt neuf heures; il serait imprudent de prolonger davantage votre séjour chez moi.

— Adalbert!... grâce!... grâce!...

— Julie, vous me faites un horrible chagrin; mais, je vous le répète, malgré vous, je vous sauverai. Ou vous allez retourner chez votre

mari, ou tout est désormais rompu entre nous. Je vous en donne ma parole, Julie, ma parole d'honneur, et jamais je n'y ai manqué.

— Eh bien! non, non! s'écria M<sup>me</sup> de Bourgueil avec désespoir en mordant son mouchoir au milieu de ses pleurs convulsifs; non, je ne m'en irai pas d'ici! vous ferez de moi ce que vous voudrez... vous me chasserez, vous me tuerez... je ne m'en irai pas!...

Soudain on entendit au dehors du salon un grand bruit.

Des coups violents, précipités, retentissaient à une des portes extérieures de l'appartement.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le colonel Roland en tressaillant et écoutant avec anxiété. On dirait que l'on veut briser la porte de l'antichambre!

## IX.

M<sup>me</sup> de Bourgueil, au bruit retentissant des coups que l'on frappait au dehors, comme pour entrer de force dans l'appartement, M<sup>me</sup> de Bourgueil s'était levée brusquement dans un premier mouvement d'épouvante.

Le colonel Roland prit vivement sur un canapé le châle et le chapeau de la jeune femme, puis, courant à elle, et la saisissant par la main, il lui dit:

— Julie, ne craignez rien; venez. Cette porte ouvre sur un couloir. Vous monterez un petit escalier, vous vous trouverez dans la chambre de Pietri; de là, il vous sera facile de gagner le jardin. Vite! vite! les coups redoublent, la porte cède! Sauvez-vous, je réponds du reste.

M<sup>me</sup> de Bourgueil, frappée de terreur, avait d'abord suivi machinalement le colonel, et traversé avec lui le salon d'un pas précipité; mais au moment où il ouvrait la porte de l'escalier dérobé, elle s'arrêta, et dit avec un sourire effrayant:

— Pourquoi fuir?

— Comment!

— Je reste.

— Malheureuse folle! mais c'est votre mari, peut-être!

— Tant mieux!

— Julie! je vous en supplie...

Le colonel Roland ne put achever.

Pietri, pâle, effaré, parut tout-à-coup dans le salon en s'écriant:

— Colonel!... un commissaire de police!... des soldats!... Ils ont commandé d'ouvrir au nom de la loi. J'ai refusé. Ils sont entrés de force dans l'antichambre; alors j'ai fermé la porte du second salon, mais elle ne résistera pas longtemps. Tenez, tenez, entendez-vous? ils la brisent!

— Et que veulent ces gens?

— Le jardin est aussi cerné.

— Mais que veulent-ils?

— J'ai écouté à travers la porte, j'ai entendu nommer M. de Bourgueil.

A ces mots, la jeune femme, dont les jambes vacillaient, fit quelques pas, et se laissa tomber dans un fauteuil, sans être remarquée du colonel, tout occupé de ce que lui apprenait son valet de chambre. Aussi, s'écria-t-il, en frappant du pied avec dépit:

— Plus de doute! un flagrant délit!

Et, croyant la jeune femme toujours près de lui, il se retourna en disant:

— Vous le voyez bien; essayons du moins de...

Mais, s'apercevant alors que M<sup>me</sup> de Bourgueil était assise à l'autre bout du salon, pâle comme une morte, immobile comme une statue, il courut à elle et lui dit:

— Je vous en supplie, gagnez la chambre de Pietri, c'est la seule chance de vous sauver!

— Colonel! cria Pietri, la porte cède! Les voilà, ils arrivent!

— Julie! s'écria le colonel, il en est temps encore, sauvez-vous!

— Non, reprit M<sup>me</sup> de Bourgueil avec un calme effrayant, nous verrons si après un tel éclat vous oserez m'abandonner.

A ce moment, des pas tumultueux retentirent.

La porte s'ouvrit.

Sur le seuil, apparut le commissaire de police, derrière lui étaient M. de Bourgueil et M. Delmare, que nous avons laissé sur le boulevard, anéanti sous le coup d'une révélation aussi soudaine que terrible.

M. de Bourgueil, ayant vu sa femme assise et immobile, dit au commissaire en la lui désignant du geste:

— Voici ma femme, monsieur.

— Madame, reprit le commissaire en s'avancant d'un pas, vous êtes...

— Je suis madame de Bourgueil, reprit-elle d'une voix mourante.

Et elle ne bougea pas.

— Après un pareil aveu, monsieur, dit de M. de Bourgueil au commissaire, vous pouvez, je crois, dresser votre procès-verbal, et nous laisser, moi et monsieur, qui nous a servi de témoin, ajouta-t-il en montrant M. Delmare; j'ai à causer avec M. le colonel Roland.

— Je vous laisse, monsieur, répondit le magistrat.

Et il sortit.

Le colonel Roland, les traits contractés par une colère contenue, sentant l'inutilité de toute violence, s'était approché du fauteuil de M<sup>me</sup> de Bourgueil pour la protéger au besoin, et, là, il attendit l'issue de cette scène, les bras croisés sur sa poitrine, le front hautain, le regard intrépide, le sourire sardonique.

Au moment où le commissaire quittait le salon, le colonel avait dit tout bas à Pietri:

— Le major est-il rentré?